

La Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XXV

Québec, 8 février 1913

No 27

DIRECTEUR, M. L'ABBE V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —
Calendrier, 417. — Les Quarante-Heures de la semaine, 417. — Le Congrès sacerdotal de Montréal, 418. — La sanctification du dimanche, 418. — Canonisations et Béatifications faites par N. S. P. le Pape Pie X depuis son avènement, 419. — L'amour et l'esprit d'apostolat (A. Camirand, prêtre), 420. — A Charlottetown, 425. — Le prince de Galles et les Petites-Sœurs de l'Assomption, 425. — Un Capucin, 426. — Bibliographie, 428.

Calendrier

— o —

9 DIM.	vl	I du Carême. <i>Kyr.</i> des dim. du Car. Vêp. de ce dim., mém. du suiv. et de S. Cyrille (II Vêp., ant. <i>O Doctor, v. Justum</i>).
10 Lundi	b	Ste Scholastique, vierge.
11 Mardi	b	Apparition de la B. V. M. à Lourdes, <i>dbl. maj.</i>
12 Mercredi	b	Quatre-Temps Les SS. Sept Fondateurs, confesseurs (II)
13 Jeudi	b	Ste Geneviève, vierge. (3 janv.)
14 Vend.	r	Quatre-Temps Ste Lande de N.-S. J. C., <i>dbl. maj.</i>
15 Sam.	r	Quatre-Temps Les SS. 26 Martyrs du Japon. (5)

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —
9 février, Collège de Sainte-Anne. — 11, Cap-Santé. — 12, Saint-Evariste. — 13, Convent de la Rivière-Ouelle. — 15, Convent du Cap-Saint-Ignace.

Le Congrès sacerdotal de Montréal

— o —

La semaine dernière, les 30 et 31 janvier, s'est tenu à Montréal le premier Congrès sacerdotal qui ait eu lieu en notre pays. Nous avons vu, par les comptes rendus des journaux, que le succès en a été complet. Plus de 250 prêtres ont pris part, sous la présidence de S. G. Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, à ces grandes assises, dont les résultats, pour la science et pour la piété, seront sans doute considérables.

La sanctification du dimanche

(Suite.)

— o —

LE DIMANCHE ET LA FAMILLE

Les inconvéniens résultant de la violation du dimanche au point de vue économique s'effacent devant les tristes résultats qu'il produit dans la vie de famille. Il faut que l'ouvrier, surtout la femme, retourne au foyer familial pour l'éducation de l'enfant. Un homme d'Etat étranger à nos croyances et juif d'origine, Jules Simon, disait que le repos du dimanche est nécessaire non seulement pour le bien physique de l'homme, mais encore pour arrêter le cours de la démolition où l'affaiblissement des liens de famille conduit l'esprit humain. Aux reproches que l'on adressait aux socialistes de détruire la vie de famille, un de leurs coryphées, Karl Marx, répondait : Non, ce n'est pas nous qui détruisons la famille, mais tous ceux qui refusent aux ouvriers le repos auquel ils ont droit.

On se plaint, et avec raison, de ce que l'esprit de famille s'affaiblit parmi nous de jour en jour. Qu'arrivera-t-il si l'on introduit le travail du dimanche avec ses lamentables conséquences? « Comment les membres d'une même famille, écrivait naguère un grand évêque de France, ne finiraient-ils pas par devenir en quelque sorte étrangers les uns aux autres, s'il n'existe plus un seul jour de semaine pour les réunir dans l'intimité du foyer domestique? Il n'y a que le dimanche où tous puissent se retrouver, se voir un peu longuement, s'en-

tretenir à leur aise, resserrer les liens d'une affection réciproque et goûter en-semble le bonheur de la vie domestique. Passer le dimanche en famille : cette locution, usitée dans la langue de nos pères, résumait pour eux leurs joies les plus douces, comme elle est d'ailleurs l'expression fidèle du sentiment moral. Quoi de plus beau, en effet, quoi de plus touchant que de voir, le jour du Seigneur, un père et une mère, en compagnie de leurs enfants, prendre le chemin de l'église pour s'acquitter en commun de leurs devoirs envers Dieu, puis, après cet hommage rendu au souverain Maître, se réunir sous le toit de la famille, pour s'y reposer du travail des jours précédents par les délassements honnêtes, et se préparer de la sorte à reprendre la tâche du lendemain, après une journée saintement passée dans les exercices de la prière et dans les joies d'un intérieur où règnent la paix, l'union et le contentement ! Le dimanche est le jour de la famille comme il est le jour de Dieu. » (Mgr Fréppel.)

MGR LABRECQUE, ÉVÊQUE DE CHICOUTIMI.

—•••—

Canonisations et Béatifications faites
par N. S. P. le Pape Pie X depuis son avènement
(4 août 1903).

— o —

Pie X a canonisé quatre saints : Saint Alexandre Sanli, de l'ordre des Barnabites, évêque de Pavie (11 décembre 1904) ; saint Gérard Majella, frère lai de l'ordre du très saint Rédempteur (11 décembre 1904) ; saint Joseph Oriol, clerc de Barcelone (20 mai 1909) ; saint Clément-Marie-Holbauer, rédemptoriste (20 mai 1909).

Pie X a prononcé soixante-treize béatifications, dont les suivantes intéressent spécialement la France : celles du B. Jean-Marie-Baptiste Vianney, curé d'Arns (8 janvier 1905) ; des bienheureuses Carnélites de Compiègne, martyrisées à Paris sous la Terreur (27 mai 1906) ; de la bienheureuse Julie Postel, fondatrice des Sœurs de la Miséricorde (17 mai 1908) ; de la bienheureuse Madeleine-Sophie Barat, fondatrice des Dames du Sacré-Cœur (24 mai 1908) ; de la bienheureuse Jeanne d'Arc (18 avril 1909) ; du bienheureux Jean Eudes, fondateur

des En listes et des Sœurs de Notre-Dame de la Charité (25 avril 1909); des bienheureux François de Capillas, Etienne-Théodore Cuenot, évêque, Jean-Théophile Vénard, Jean-Pierre Néel, Pierre-François Néron, missionnaires, et leurs vingt-neuf compagnons, martyrisés en Chine, Indo-Chine et Annam (2 mai 1909).

Ces notes sont prises dans *l'Annuaire Pontifical* de Mgr Battandier, 1912, p. 33.

L'amour et l'esprit d'apostolat

(Suite.)

— o' —

« On pourrait trouver étrange que Notre-Seigneur demande cette consécration du monde entier et ne se contente pas de la consécration de l'Eglise catholique. Mais son désir de régner, d'être aimé et glorifié, et d'embraser tous les cœurs de son amour et de sa miséricorde, est si ardent, qu'il veut que Votre Sainteté lui offre les cœurs de tous ceux qui par le saint Baptême lui appartiennent, *pour leur faciliter le retour à la vraie Eglise, et les cœurs de tous ceux qui n'ont pas encore reçu la vie spirituelle par le saint Baptême, mais pour lesquels il a donné sa vie et son sang et qui sont appelés également à être un jour les fils de la sainte Eglise, pour hâter par ce moyen leur naissance spirituelle...*

« Notre-Seigneur ne m'a parlé directement que de la consécration, mais il m'a montré à différentes reprises l'ardent désir qu'il a que son Cœur soit de plus en plus glorifié et aimé pour le bien des nations. Il semble qu'il lui serait agréable que la dévotion des premiers vendredis du mois s'accroisse par une exhortation de Votre Sainteté au clergé et aux fidèles, ainsi que par la concession de nouvelles indulgences... »

Telles furent les révélations faites à la fin du siècle dernier. Notre-Seigneur demande pour son Cœur un culte intérieur, et il explique ce qu'il veut : que les âmes s'unissent de plus en plus intimement à lui par une charité grandissant à chaque instant ; que le nombre de ceux qui entrent dans cette sainte pratique, et qui offrent un asile à son amour méconnu et persécuté, augmente de jour en jour ; que cette union intérieure

par une volonté qui s'attache et se colle à celle de Jésus ne soit pas un acte passager, mais passe à l'état d'habitude.

Ainsi entendu, ce culte ne saurait être autre chose, croyons-nous, que la consécration de sa vie au Sacré-Cœur, que le P. Vermeersch a définie : « Une volonté décidée à un entier dévouement, qui lui-même ait en Jésus-Christ son seul objet, son seul principe, sa seule récompense. . . Pareil engagement donne une signification à toute une vie, nous fait devenir une nouvelle production de l'amour de Dieu. » (1)

Marguerite-Marie avait connu ce culte intérieur : car, dans son acte de consécration, elle protestait « qu'elle se donnait et consacrait au Sacré-Cœur, pour ne plus se servir d'aucune partie de son être que pour l'honorer, aimer et glorifier : que sa volonté irrévocable était d'être toute à lui, et de faire tout pour son amour. »

Il semble donc que ce nouvel élan du culte au Sacré-Cœur, dont parle Marie du Divin-Cœur, n'est pas nouveau tant dans son fond que dans sa pratique que Jésus désire plus intense et plus universelle. Et, dit Jésus, les fruits de cette consécration doivent être la conversion des *hérétiques*, des *schismatiques* et des *infidèles*.

Nous le répétons, Jésus est venu pour sauver tous les hommes, et il souffre d'en voir un aussi grand nombre qui ne correspondent pas à son amour, qui ne lui sont pas unis par la charité. Au XVIIe siècle, il a révélé la dévotion à son Sacré-Cœur comme « un dernier effort de son amour qui voulait favoriser les chrétiens des derniers siècles. . . un excès de sa miséricorde. . . un triomphe de son amour tout-puissant. » Les révélations à Marie du Divin-Cœur sont de nouvelles instances. On y sent toujours son Cœur débordant d'amour et affligé de l'ingratitude des hommes.

Qui donc nous fera comprendre ce que nous pouvons et

(1) On trouvera dans le livre du P. Vermeersch, *Pratique et Doctrine de la dévotion au Sacré Cœur*, tous les détails sur cette consécration. On y lira aussi, avec intérêt, la Lettre encyclique de Léon XIII sur la consécration du genre humain au Sacré Cœur de Jésus (25 mai 1899), et la Lettre de la S. C. des Rites, sur les développements à donner au culte du Sacré-Cœur de Jésus (21 juillet 1899).

devons faire pour répondre aux demandes réitérées du Sacré-Cœur ? Qui nous persuadera qu'il y a des âmes dont le salut dépend de nous ? Qui nous dira le nombre de ces âmes que nous pouvons amener à Jésus ? Qui nous fera pressentir les joies que nous procurerons au divin Cœur *en nous consacrant à lui* pour travailler plus efficacement à le faire connaître et aimer ?

Quand une personne quitte le monde pour se consacrer à Dieu, elle abandonne tout pour ne s'occuper que des choses de son nouvel état. Ainsi devrait-il en être de la vie de tout chrétien vis-à-vis de la cause de son Maître et Sauveur. Qu'il soit dans la vie religieuse, qu'il soit prêtre séculier, qu'il soit dans le monde, peu importe au point de vue qui nous occupe : il est chrétien, et comme tel, il peut, même il doit, comme nous l'avons démontré au commencement de cette étude, prendre en main la cause de Jésus, et il ne peut le faire d'une manière plus efficace et plus parfaite qu'en se consacrant tout entier à lui pour le triomphe de son amour.

La voix de Jésus demandant l'amour des cœurs, et reprochant aux hommes leur froideur et leur ingratitude, n'a pas cessé de se faire entendre. Au commencement de notre siècle, mourait à Lucques une jeune fille ayant vécu dans le monde, contemporaine de la religieuse de Porto, et dont les conversations avec Notre-Seigneur firent aussi fréquentes que celles dont furent favorisées les saintes âmes des cloîtres. Converser avec son bon ange et avec Notre-Seigneur, aller même jusqu'à prier ce dernier de se retirer : car elle n'avait pas reçu de son confesseur la permission de s'entretenir plus longtemps avec Lui, endurer des souffrances indicibles avec un amour qui paraissait surhumain, à l'exemple de Marguerite-Marie et de Marie du Divin-Cœur, voilà autant de choses qui font de cette vierge laïque une âme vraiment privilégiée et un sujet d'étonnement pour plusieurs de notre siècle. Or, voici une des nombreuses communications que lui fit Jésus vers la fin de sa vie. « Si tu m'aimes, tu accompliras ce que je veux de toi, » dit Notre-Seigneur à Gemma Galgani, puis il continua en soupirant : « Que d'ingratitude et de malice dans le monde ! Les pécheurs s'obstinent opiniâtement dans leur vie de péchés ; les âmes viles et lâches ne s'imposent aucune violence pour vaincre les instincts de la chair ; les âmes affligées tombent dans l'abatte-

ment et le désespoir; l'indifférence générale va chaque jour s'aggravant, sans que personne se réveille. Cependant, du haut du ciel, je dispense sans relâche grâces et faveurs à toutes mes créatures: lumière et vie à l'Eglise; vertu et force à ceux qui la dirigent; sagesse aux prêtres chargés d'éclairer les âmes marchant dans les ténèbres; constance et énergie à ceux dont la vocation est de me suivre de plus près; grâces de toutes sortes aux justes, et même aux pécheurs, qui restent dans leurs antres ténébreux. Je leur fais parvenir jusque-là ma lumière; jusque-là, je cherche par tous les moyens à les attendrir et à les convertir. Mais à tout cela que gagné-je? Quelle correspondance dans mes créatures que j'ai tant aimées? *Personne ne se soucie plus de mon cœur ni de mon amour. Je suis oublié, comme si je n'eusse jamais aimé, comme si je n'eusse jamais souffert, comme si je fusse pour tous un inconnu. Mon cœur est continuellement abreuvé de tristesse; presque toujours je suis laissé seul dans les églises; et lorsqu'on s'y réunit en nombre, c'est pour d'autres motifs que celui de m'honorer; et je dois souffrir de voir mon église, ma maison, convertie en un théâtre de divertissement. Beaucoup, sous des apparences hypo-rites, me trahissent par de sacrilèges communions.* (*Gemma Galgani*, 1878-1903, par le P. Germani, p. 227.)

Et plus récemment encore, Jésus fit entendre une nouvelle plainte à la terre. La révélation eut lieu le 3 mai 1910, au monastère de la Visitation, rue Denfert-Rochereau, 66, Paris, à Sœur Marie-Antoinette, atteinte d'une maladie de foie.

Jésus lui dit un mot pour elle seule, et ajouta: « *Et surtout aime-moi. J'ai tant besoin d'amour. J'en trouve si peu, même auprès de ceux qui me sont consacrés. Je suis l'époux fidèle, en moi il n'y a pas de déception.* » Puis Notre-Seigneur, étendant la main, lui découvrit son Cœur tout brûlant de flammes. Trois rayons s'en détachèrent et vinrent s'abattre sur la malade. Elle le sentit alors en elle comme l'impression d'un léger souffle. Elle était guérie.

Alors l'ancienne supérieure, Sœur Millon, morte depuis six semaines, toute rayonnante de gloire, s'approcha d'elle en lui disant: « O ma fille, que Notre-Seigneur est bon pour vous! Remerciez-le bien. Il ne s'agit plus maintenant d'être à lui à

demi. Allons, courage ! Commencez à vivre en vraie religieuse. Humilité, obéissance, c'est tout ce qu'il vous faut. » Puis, s'approchant d'elle, elle lui fit une petite croix sur le front, et, en hâte, suivit Notre-Seigneur. Tout avait disparu. (*Sem. rel. de Mont.*, 1910, p. 59.)

On le voit, c'est toujours le même désir d'être aimé et la même souffrance de ne pas être payé de retour.

CONCLUSION

Demandons-nous en terminant ce que nous pouvons faire pour répondre à ces appels réitérés et pressants de Jésus.

Sans doute, nous lui offrirons, pour le consoler, l'hommage sincère et fidèle de notre pauvre cœur, nous lui offrirons même notre vie, de manière que nous puissions dire avec saint Paul (II Cor., IV, 2) : *Nous qui vivons, nous sommes à toute heure livrés à la mort pour Jésus*, mais nous ferons encore plus.

La charité du Christ est en nous, nous la ferons rayonner en en faisant les actes, et non contents du don personnel de nous-mêmes, nous déploierons notre zèle, prudent sans doute, mais infatigable et intense, pour assurer à Jésus d'autres cœurs qui apaisent quelque peu sa soif d'amour, d'autres volontés et d'autres énergies qui se dépensent à le faire aimer. En un mot, nous travaillerons à former des apôtres de l'amour.

Pour cela nous ferons connaître de plus en plus l'amour très ardent de Jésus symbolisé par son cœur humain battant dans sa poitrine d'Homme-Dieu, tel qu'il l'a révélé à la bienheureuse Marguerite-Marie. Nous savons, en effet, que le moyen réservé par la divine Providence pour réchauffer les cœurs en ces derniers temps, et préparer le triomphe final, c'est la dévotion au Sacré-Cœur. Et quand Jésus « daigne nous indiquer lui-même à un moment donné, les formes de piété qui lui agréent le plus et qui lui conviennent le mieux, sauf le cas d'un attrait différent, nettement perçu et sagement contrôlé, c'est une grave illusion de rejeter celles-là pour recourir à d'autres.

Nous, prêtres, sentirons nos cœurs plus chauds, nous nous dévouerons plus généreusement et nos efforts seront plus féconds, car cette dévotion assure au prêtre qu'il aura le

talent de toucher les cœurs les plus endurcis. Travaillant pour le Sacré-Cœur, ne travaillant qu'avec lui et l'intéressant à la moindre de nos entreprises, nous saurons trouver en grand nombre dans nos paroisses, des âmes que nous dirigerons dans un séminaire en vue de la prêtrise, ou dans une communauté, en vue des œuvres si pressantes qui réclament partout la présence et l'action des religieux ou des religieuses.

(A suivre.)

A CAMERAND, ptre.

A Charlottetown

On vient d'annoncer que le Saint-Siège a nommé M. l'abbé Henry O'Leary, curé de Bathurst, à l'évêché de Charlottetown (Ile du Prince-Edouard), en remplacement de feu Mgr McDonald, décédé au mois de décembre.

Le nouvel évêque, qui n'est âgé que d'environ 35 ans, a étudié au collège de Memramcook, à l'université Laval de Montréal, et au collège canadien de Rome.

Le prince de Galles et les Petites-Sœurs de l'Assomption

Le jeune prince de Galles — dit *la Croix* (Paris) — grandit tous les jours dans l'affection et l'admiration du peuple anglais. Il a commencé de très bonne heure à pratiquer la charité; il donne aussi généreusement que le lui permettent ses ressources relativement modestes, et il relève le prix de ses dons par des paroles parties du cœur. Il a notamment envoyé aux Petites-Sœurs de l'Assomption, dont le couvent est situé dans Earl Street, Westminster, un chèque de 5 livres sterling (125 francs), à titre d'étrennes. Cette offrande était accompagnée d'un message plein de sympathie: « Le prince souhaite aux Sœurs, pendant l'année qui s'ouvre, toutes les bénédictions du ciel dans l'accomplissement de leur ministère de charité envers les malades et les pauvres. »

Un Capucin

Cette anecdote, dont nous regrettons d'ignorer l'auteur, a été publiée dans une série de tracts, par la Société bibliographique de la rue de Grenelle, Paris.

Nous remontions, il y a une dizaine d'années, la rue du Bac, à Paris. Devant nous marchait un Capucin, tête nue, les sandales aux pieds. Son vêtement brun attirait les regards des passants qui jetaient sur le religieux un coup d'œil indiscret. Cet homme n'était plus jeune : son regard, cependant, brillait d'un éclat singulier. Mais, par un effort de volonté, il voilait ce regard, baissait les yeux vers la terre. Il était facile de voir que ce Capucin éprouvait de la difficulté à se servir de la jambe droite. On pouvait observer aussi que son bras gauche, presque immobile, était retenu sur la poitrine par un nœud dissimulé sous la manche du froc.

Une sorte d'attraction mystérieuse nous retenait à quelques pas de lui.

Un jeune homme vint à passer ; il croisa le religieux en le contournant, puis, s'arrêtant court, il prononça à haute voix ces deux mots : *Lâche mendiant !*

Le Capucin redressa vivement la tête : une pâleur livide envahit son visage ; ses yeux lancèrent des éclairs ; puis il éleva la main droite et se couvrit les yeux. Il venait de remporter une grande victoire.

Peut-être songea-t-il au Christ portant sa croix sur le chemin du Calvaire. Toujours est-il que ses traits reprirent le caractère de résignation et d'humilité que le martyr chrétien met au-dessus de tout.

Notre premier mouvement fut de rappeler le jeune homme aux sentiments des plus simples convenances. Mais le religieux, comprenant notre intention, prononça tout bas ces paroles : « Laissez passer cet enfant et que Dieu lui pardonne ! »

Il était déjà loin. Je marchai alors près du Capucin et j'appris de lui quel était son convent.

J'en connaissais le supérieur, que je visitais quelquefois, et je demandai au religieux la permission de le voir à mon prochain voyage à Versailles.

Quelques jours après cette rencontre, le hasard me fit retrouver dans un salon de Paris le jeune homme qui avait insulté le religieux. Mais, au lieu du grossier passant, je ne vis pas sans surprise un mondain du meilleur ton et d'excellentes façons. J'appris que ce jeune personnage était fils de M. L. . . , que ses services militaires et sa brillante carrière ont rendu célèbre.

Le jeune homme ne me reconnut pas, et je me gardai bien de rappeler notre rencontre.

La semaine suivante, je me rendis au convent des Capucins, et je cau-ai longtemps avec le Père S. . . , supérieur de la maison. Je lui racontai la scène dont j'avais été le témoin involontaire. Après quelques détails sur le Capucin, le Père S. . . s'écria presque en souriant : « Ah ? vous voulez parler du Frère Daniel. »

Puis, après un moment de réflexion, il ajouta :

« Je puis bien vous le dire, puisqu'il ne nous entend pas. Ce Frère était soldat de l'armée d'Afrique. Cité plusieurs fois à l'ordre de la division pour des actions d'éclat, il avait gagné les galons de sergent et figurait au tableau d'avancement pour le grade d'officier. Dans une expédition périlleuse, son bataillon de chasseurs fut assailli par une nuée d'Arabes ; le nombre des morts augmentait de minute en minute. Le brave chef avait fait former le carré, se tenait au centre à cheval et soutenait le courage de tous. Par un effort désespéré, l'ennemi renversa l'une des faces du carré, et pénétra au milieu des Français, poussant des cris féroces et cherchant à s'emparer du chef de bataillon. Celui-ci tomba percé de balles. Autour de son corps un combat terrible se livra, combat suprême, plein de rage d'un côté, de désespoir de l'autre. Les Arabes furent repoussés. Sous un monceau de cadavres on retrouva le corps du commandant, et, devant ce corps, le couvrant pour le protéger, un autre corps, celui d'un sergent.

« Tous deux furent rappelés à la vie, mais après de longues et cruelles souffrances. Le sergent avait une jambe et un bras cassés, huit blessures, trois balles dans la poitrine. Mais il avait sauvé son commandant et son bataillon.

« Faut-il ajouter que ce sergent fut mis à l'ordre du jour et décoré de la Légion d'honneur ? »

Le Père supérieur se tut... Après quelques instants de silence, il ajouta : « Ce sergent est le capucin Frère Daniel. »

Je demandai au Père :

— Qu'est devenu son chef de bataillon?

— Vous devez le connaître, répondit-il ; j'ai su que, nommé général, il commandait une division militaire dans l'est de la France. Qui ne connaît le général L... ?

Je quittai brusquement le siège sur lequel j'étais assis et m'écriai : « Malheureux fils ! »

Courir chez le jeune homme, lui raconter cette héroïque histoire fut l'affaire d'un instant.

Pâle et tremblant, il me saisit les mains en disant : « Mon père a toujours ignoré le sort du sergent M... ; il l'a vainement demandé au ministère, et j'ai promis à mon père de le chercher toute ma vie. Conduisez-moi près de ce religieux, je veux implorer mon pardon. »

Que se passa-t-il entre le Capucin et le jeune homme ? Je l'ignore, car je ne franchis pas le seuil du couvent. Il est des choses que Dieu seul doit contempler.

Mais Mgr l'évêque de X... me disait quelques mois après : « La conversion du jeune L... est un véritable miracle, car elle est éclatante. »

Ami lecteur, si, sur votre route, vous rencontrez un religieux, songez que, sous la robe de bure du Capucin, bat parfois le cœur d'un héros.

Bibliographie

— o —

— *Le Livre du petit séminariste*, par l'auteur des *Paillettes d'or*. Vol. in-18 de 302 pages. Librairie Aubanel Frères, Avignon.

Ceux qui connaissent les *Paillettes d'or* n'ont pas besoin qu'on leur en dise davantage sur ce petit livre destiné aux écoliers.

— Dionne, (Galerie historique.) VII. *Une Dispute grammaticale en 1842. Le G. V. Demers vs le G. V. Maguire*. Québec, 1912. VIII. *La « Petite Hermine » de Jacques Cartier, et Diverses monographies historiques*. Québec, 1913.

Ces ouvrages sont d'un vif intérêt, et il faut en féliciter le grand travailleur qu'est M. Dionne, dont l'œuvre littéraire et historique est chez nous l'une des plus considérables.

— *Débats d'un Evêque Missionnaire*. MGR OVIDE CHARLEBOIS, O. M. L., vicaire apostolique du Kewatin.

Tel est le titre d'un joli volume de 102 pages, avec illustrations, qui vient de paraître à l'Imprimerie des Sourds-Muets de Montréal. Ce volume contient d'abord un court rapport sur l'arrivée de Mgr Charlebois dans son vicariat apostolique (pages 1 à 16); puis le journal de voyage écrit par Mgr lui-même, dans le cours de la première visite qu'il fit, comme évêque, de toutes ses missions sauvages. Mgr y décrit, comme les missionnaires seuls savent le faire, les mille péripéties d'une tournée apostolique de plus de quatre mois. Il y fournit en outre les renseignements les plus intéressants sur chacune des missions visitées: population, dispositions, traits de mœurs des sauvages, zèle et vie héroïques des missionnaires, etc., etc.

Treize belles gravures relatives au texte ajoutent beaucoup à l'attrait et à la valeur du livre.

On verra facilement que les *Débats d'un Evêque Missionnaire* offrent un intérêt exceptionnel: ils constituent une page aussi importante que glorieuse de l'histoire religieuse de notre pays. Ils devraient avoir une place d'honneur dans toute bonne bibliothèque. Ce gentil petit volume pourrait avantageusement se louer comme récompense scolaire.

En vente au profit des pauvres missions du Kewatin, au nombre desquelles se trouve la mission des Esquimaux.

Prix: Unité, 15 cts; 100 exemplaires, \$12.00. Frais de poste, 3 cts l'ex.

— LE SALAIRE FÉMININ, par Marguerite GEMAHLING, agrégée de l'Université. 1 vol. in-16 de la Collection *Science et Religion (Féminisme. n° 649)*. Prix: 0 fr. 60. BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VI^e).

Après avoir rappelé par quelques exemples saisissants la douloureuse insuffisance des salaires féminins et l'âpre lutte qui en résulte entre les sexes sur le terrain économique, l'auteur fait une critique très serrée des arguments que l'on fait valoir ordinairement pour justifier l'infériorité du salaire des

femmes. Elle démontre avec beaucoup de force qu'aucune raison économique ne suffit à justifier la différence qui existe entre le salaire de l'homme et celui de la femme. Il y a là une injustice sociale que, seules, la modicité des revendications féminines et l'inorganisation des femmes a rendu possible. Elle montre aux travailleuses que de leur effort de solidarité dépendra l'amélioration de leur sort.

— PRINCIPES DU BEAU, par ELOUARD VENDÉEN. 1 vol. in-16 broché. Prix : 3 fr. 50, BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

« Ouvrage éminemment personnel, fruit d'une longue méditation, clairement et facilement écrit » etc., dit avec grande raison M. Emile Boutroux. Elouard Vendéen, en effet, rompt totalement avec les esthéticiens et dégage les Principes du Beau de la nature elle-même. Et pour la profondeur des pensées, pour la beauté du style, il descend directement des maîtres du XVIIe siècle.

« Trois choses principales, dit-il en sa préface, ont empêché de donner du Beau une définition générale. On n'a point fait le dénombrement de tous les genres, on n'a point voulu voir que le Beau est un composé de différentes sortes de beautés; on a confondu la beauté avec la convenance. Enfin le style des esthéticiens est loin d'éclaircir ce sujet! Et, ajoute-t-il, réduire le Beau à un seul principe, prouver que l'ordre est l'expression de toute beauté; faire sortir la science du Beau de la philosophie pédantesque, tel a été mon dessein en écrivant ce livre. » Elouard Vendéen réorganise donc entièrement la science du Beau et la ramène à la philosophie naturelle.

— LE PLAY, par P. MÉLINE. 1 vol. in-16 de la collection *Science et Religion (Philosophes et Penseurs, n° 648)*. Prix 4 fr. 60. BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

En vain, les patients maîtres d'une école scientifique sans chaires officielles s'attachent, depuis sa mort, à réhabiliter, en LE PLAY, le savant. Le public persiste à ne voir en lui qu'un prédicateur courageux et un bon citoyen. C'est pour le remettre à son rang véritable, qui est bien celui d'un des plus grands maîtres de la sociologie contemporaine, que M. P. Méline a écrit cet excellent opuscule. La doctrine de LE PLAY

y est intégralement exposée, commentée, appréciée en termes excellents. La lecture en sera infiniment profitable à tous ceux qui veulent aborder scientifiquement l'étude du problème social, étude pour laquelle une connaissance des travaux de LE PLAY doit être considérée, par tout esprit sérieux, comme indispensable.

-- VOS HORIZONS, par le R. P. TR. ROUCAU, O. P. In-12 écu. 2 fr.-- P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6^e).

Sous ce titre, qui annonce très heureusement une œuvre de saine clarté, inspirée par la volonté d'élever des âmes au-dessus « des banalités grises de l'existence ordinaire », à laquelle elles sont par état destinées, viennent de paraître chez Lethielleux des pages vraiment exquisées dédiées « aux jeunes Françaises de tout profession, de tout métier, de tout labeur ». Nul doute qu'elles ne soient accueillies aussi favorablement que l'a été le *Chemin d'Ombre* tracé, il y a quelques années, avec un talent si pénétrant par la même plume, et dont neuf éditions n'ont pas encore épuisé le succès. L'auteur de *Vos Horizons* s'adresse à un public très spécial, et si les substantielles pensées dont il l'entretient ne sont pas nouvelles, puisque aussi bien c'est la pure et éternelle vérité religieuse qu'il lui propose, son œuvre n'en est pas moins originale. C'est qu'elle n'a pas été abstraitement méditée. Elaborée au contraire en vue d'un apostolat très particulier, elle est marquée au coin d'un zèle essentiellement pratique, et elle a tout le charme et toute la puissance de persuasion des choses vécues. Annuaire d'un œuvre de protection des jeunes filles, auxquelles les nécessités du labeur quotidien laissent de bien maigres loisirs, l'auteur de *Vos Horizons* s'est appliqué de toute son âme, en de courts entretiens hebdomadaires, « à instruire, à consoler, à fortifier, à armer pour les luttes de la semaine » des âmes qui ne lui ont d'ailleurs « jamais marchandé leur confiance et leur attention ». C'est l'écho de ces bienfaisantes causeries que l'on trouvera très heureusement fixé entre les pages du nouveau livre, qui fait très opportunément suite à *Chemin d'Ombre*. Les lectrices, pour qui ces pages ont été tout d'abord pensées, s'en pénétreront avec une émotion reconnaissante. Et bien au-delà du cercle restreint de leur groupe la parole dont elles ont été soutenues atteindra non seulement

des « âmes sœurs des leurs par le travail et la vertu », mais toutes les âmes que ne laissent indifférentes ni le zèle de l'apostolat, ni l'élévation des pensées, ni la beauté de la forme qu'elles revêtent.

— *ITE AD OVES.* — Le Grand Devoir Pastoral des temps actuels, par l'abbé GUÉRET curé-doyen. In-12, 2 fr. 00. — P. Lethielloux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6^e).

Un moyen de rétablir le contact entre le peuple et le prêtre, de ramener le peuple à l'église, de lui donner Dieu et de le donner à Dieu ? Un moyen ? Nous devrions dire : le grand moyen, le moyen sans lequel les autres resteront toujours insuffisants, le voici en trois mots : *Ite ad oves.*

Allez voir vos paroissiens ! thèse d'une importance capitale, pour le clergé, à l'heure présente. L'auteur, s'appuyant sur la doctrine de l'Église, documentant ses exposés de citations scripturales et patrologiques des plus convaincantes, a développé cette thèse avec une haute compétence.

La Visite est un devoir, dans la force du mot. Elle est une nécessité pour conquérir le peuple, et tout prêtre ne peut pas ne pas vouloir le conquérir. Puis elle procure au curé des avantages d'un prix inestimable. Faite avec les qualités voulues et une bonne méthode, elle arrive à régénérer une population, à transformer la paroisse la plus indifférente. Autant de points traités dans cet ouvrage « plein de foi, de piété, de zèle apostolique, d'expérience sacerdotale ». Ainsi parle un critique de grande valeur en même temps que théologien des plus distingués.

Quelles pages délicieuses à lire que celles qui nous montrent dans un curé *le prêtre, le pasteur, l'ami, le père, le médecin !* Quelles richesses de détails et aussi quelle flamme surnaturelle pour pousser amoureusement à la recherche de la brebis égarée !

Ce qui fait la supériorité de ce travail — une vraie Somme de doctrine pastorale, — c'est que M. l'abbé Guéret, curé en une paroisse difficile, a pratiqué ce qu'il conseille. Il a su lui-même accomplir « le grand devoir pastoral des temps actuels ». Ses observations sont pleines de sens parce qu'elles sont choses vécues. Il livre ses expériences pour guider et féconder celles de ses confrères. Il a bien mérité des âmes, du clergé, de l'Église.